DÉCONFINEZ-MOI !

Georgia CALDERA

Cécile CHOMIN

Angéline MICHEL

Fanny ANDRÉ

Fanny GAYRAL

Lise SYVEN

J'AI LU

DÉCONFINEZ-MOI !

DÉCONFINEZ-MOI !

Georgia CALDERA **Cécile CHOMIN**

Angéline MICHEL **Fanny ANDRÉ**

Fanny GAYRAL **Lise SYVEN**

J'AI LU

© Éditions J'ai lu, 2021

Sommaire

Retour en enfance,
Lise Syven 9

Merci à lui, merci à vous,
Fanny André 61

Ma mère, son chat, ma dépression,
Cécile Chomin 115

Rendez-vous en terrain connu,
Angéline Michel 183

La guerre des balcons,
Georgia Caldera 235

Allô Socrate, ici Wondermum,
Fanny Gayral 283

RETOUR EN ENFANCE

Lise SYVEN

Jeudi 12 mars 2020

Astrid piochait avec allégresse des cacahuètes enrobées de chocolat dans son tiroir entrouvert. Elle y planquait une réserve dont elle n'avait parlé à personne, principalement pour que ces rapaces de Maurice et Claudie ne viennent pas la piller. Elle en avait soupé de ces deux pingres qui la dévalisaient dès qu'elle apportait des gâteaux ou des bonbons, quand eux, jamais – au grand jamais ! – ne lui avaient offert ne serait-ce qu'un chewing-gum ! Mine de rien, ça faisait cinq ans qu'elle avait été embauchée comme cadreuse chez Maison Atelier Bois, et elle en avait marre qu'on la prenne pour une truffe.

Astrid cessa de mâcher quand ils passèrent dans le couloir, répondit d'un petit signe de la main à leur coucou hypocrite, puis fit semblant de se replonger dans le plan sur lequel elle travaillait. Elle avait du mal à se concentrer. *Il me faut plus de sucre*, se dit-elle en toute mauvaise foi. Et hop, un autre bonbon.

En vérité, l'actualité lui pesait. Cette histoire de pandémie prenait des proportions dantesques, si bien qu'elle avait cauchemardé de rues désertes, comme à Wuhan, là

où tout avait commencé. Dans son rêve, des soldats masqués la poursuivaient pour l'asperger de virucide…

Tout allait bien se passer, soi-disant ; le ministre de l'Éducation avait annoncé le matin même que les écoles ne fermeraient pas et, selon Eileen, une copine de la compta, le gouvernement continuerait à gérer les clusters comme dans l'Oise : de façon locale. Astrid ne se sentait pas rassurée pour autant.

Son téléphone vibra, affichant la photo souriante de Nour, son mari, une rose entre les dents. D'habitude, ils évitaient de s'appeler en journée, préférant s'inonder de textos. Elle décrocha aussitôt, un peu inquiète. Et s'il s'était mis à tousser ?

— Ma puce ? J'ai reçu un coup de fil de Nabila.

Il était essoufflé, comme s'il marchait vite.

— Qui ça ? sursauta Astrid en se demandant pourquoi la starlette de la téléréalité avait voulu le joindre.

— Nabila, la voisine de maman !

Ah oui, la dame de l'autre côté de la rue, celle qui ne lui disait pas bonjour parce qu'elle avait essayé de caser son aînée avec Nour dix ans plus tôt…

— Maman a buté dans le trottoir, la chienne s'est fourrée dans ses pattes et elle est tombée sur le bac à fleurs en béton. Elle s'est cassé une jambe.

— Oh, pauvre Krokette !

— Non, pas la chienne, maman ! Elle est aux urgences !

— Merde ! Ils vont la plâtrer ?

— Sans doute, je n'en sais pas plus pour le moment. Là, je suis sur le parking, je saute dans la voiture et je file à Amiens.

Depuis Rouen, il en avait pour environ une heure et demie de route. D'ici à son arrivée, Safinaz aurait fini de passer des examens, ou presque. Astrid l'espéra de tout cœur, soudain envahie par un nouveau motif d'inquiétude.

— Comment va-t-elle se débrouiller, seule, avec un plâtre ?

En un instant, elle s'imagina devoir vivre les prochaines semaines avec sa belle-mère, qu'elle aimait beaucoup, certes, mais qui, en femme de caractère, ne supportait pas l'inactivité. Astrid la visualisa, coincée en fauteuil roulant dans leur appartement sans ascenseur, en train de taper dans les meubles du salon et de râler après Krokette. Le tableau lui fit froid dans le dos. Combien de temps fallait-il pour se rétablir d'une fracture de ce genre ?

— Pas de panique, reprit Nour. Je compte passer quelques jours à Amiens, le temps de chercher quelqu'un pour les soins et le ménage. Pour le reste, on s'arrangera avec mon frère et ma sœur.

Astrid retint un soupir de soulagement.

— Tu veux que je t'accompagne ? Je m'occuperai de Krokette !

Elle adorait cette affreuse petite caniche caramel, aussi gentille que moche. Chaque fois que Safinaz adoptait un animal, elle choisissait la créature la plus pitoyable du refuge qui, par la suite, le lui rendait au centuple. Elle avait ainsi recueilli une chatte à trois pattes, un canari déplumé, un lapin borgne et, enfin, Krokette, qui pétait toutes les cinq minutes – problèmes de digestion obligent.

— Ce serait dommage que tu perdes des jours de congé, répondit Nour avec des pincettes. Tu ferais mieux de les garder pour cet été.

Astrid cacha sa déception, feignant l'optimisme.

— D'accord, tu seras revenu d'ici la semaine prochaine ; ça filera vite. Essaie de te reposer un peu quand même !

Après avoir raccroché, elle réalisa qu'elle se retrouverait en solo pour la première fois depuis… au moins deux ans. Il était temps de se secouer et d'en profiter pour sortir !

Est-ce que Marie serait dispo vendredi soir ? Et pourquoi ne pas prévoir un ciné avec Sofia samedi ?

Un nouvel appel stoppa net ses rêveries. Cette fois, il s'agissait de Romain, son frère. Il ne lui téléphonait absolument jamais ; soit il lui envoyait un message, soit il passait directement chez elle. Merde. Pourvu que leur mère ne se soit pas cassé quelque chose, elle aussi ! Ou pire : qu'elle ait attrapé le covid…

— Qu'est-ce qui se passe ? Il y a un souci avec les parents ?

— Hein ? Non, pas du tout !

Ouf. Pour compenser son accès de stress, elle goba une nouvelle cacahuète.

— Pourquoi tu me téléphones, alors ? Je bosse, moi.

— J'ai besoin que tu me rendes un service. Je peux squatter chez toi ce week-end ?

Allongé sur le sac de sport noir, le gros persan gris fixait Romain de ses yeux orange, le défiant de le déloger. L'animal, qui répondait au doux nom de Rainbow – Bobo pour les intimes –, était connu pour sa fourberie légendaire ainsi que pour la précision de ses jets d'urine pestilentielle.

— Si tu pisses sur mes affaires, je te foutrai du poivre dans tes croquettes ! le menaça Romain. Tiens-le-toi pour dit.

Tous ses vêtements de rechange tenaient dans ce bagage déposé dans l'entrée. Le chat eut un mouvement de queue agacé.

— Ne le provoque pas, conseilla Astrid en lui tendant une bière.

Elle s'assit sur le canapé, près de lui.

— Alors, raconte. Qu'est-ce qui t'arrive ? Si tu avais une relation de couple, je dirais qu'on vient de te ficher

dehors, mais aux dernières nouvelles, tu étais célibataire. J'ai raté un épisode ?

Romain n'était pas d'humeur à plaisanter. S'il se retrouvait coincé chez sa sœur, c'était suite à un malheureux concours de circonstances.

— Tu sais que je déménage en Norvège le mois prochain ?

Comment l'oublier ? Depuis que leur mère était au courant, elle ne cessait de leur en rebattre les oreilles. « Quelle chance ! Tu te rends compte, il réalise le rêve d'une vie… » Elle en avait parlé à tout le quartier, du vieil acariâtre qui la fuyait comme la peste à la mère Jacob, qui colportait les ragots dans la ville entière. Pour un peu, si elle en avait eu l'occasion, elle aurait proposé à la correspondante du *Télégramme* de faire un article sur le sujet : son fils, sa vie, son œuvre.

De fait, Astrid, saoulée par ce battage, avait juste félicité son frangin en lui collant une tape dans le dos, sans se soucier des détails. Il devait commencer à travailler là-bas en avril, ou en mai, peut-être. *Mauvais timing avec le covid*, songea-t-elle en grimaçant.

— Tu as déjà rendu ton appart ? Ce n'est pas un peu tôt ?

— Mon pote Tom a repris le bail. Je devais garder la chambre d'amis jusqu'à ce que je décolle pour Oslo mais, au final, sa copine l'a rejoint à cause de l'épidémie. Elle avait trop peur de choper le virus dans les transports à Paris.

— Ah.

— On n'est pas très compatibles, elle et moi.

Astrid pouffa de rire.

— Tu t'es bien fait jeter, donc.

— C'est ça, marre-toi…

— Bah, tu peux dormir ici au moins jusqu'à ce que Nour revienne.

Tous deux s'entendaient plutôt bien, même si, globalement, ils n'abordaient pas de sujets trop personnels. Leurs conversations restaient en surface.

Avec un pincement au cœur, Astrid se souvint comme ils étaient proches quand ils étaient petits. Ils avaient à peine deux ans d'écart, si bien qu'enfants on les prenait souvent pour des faux jumeaux, avec leurs boucles brunes, leurs grands yeux noisette et leurs gueules d'ange. Toujours fourrés ensemble, ils avaient fait un paquet de mauvais coups, au point que feu leur grand-mère les surnommait les « butors » ou « Bonnie and Clyde », si elle était dans de bonnes dispositions. C'était le bon temps.

Par la suite, la magie leur avait échappé, en quelque sorte. Avec l'adolescence étaient venus les prises de bec, les sautes d'humeur et puis les copains-copines, ces drôles de satellites qui avaient grignoté petit à petit toute la place… La vie trouvait plus facile de détricoter les liens que de les resserrer.

Romain l'observait du coin de l'œil.

— Ne t'inquiète pas, plaça-t-il entre deux gorgées de bière, j'ai d'autres canapés en vue. Je ne m'incruste pas de façon durable.

— Je me doute. Tiens, il est presque 20 heures. J'ai envie de mettre le discours du président. Ça t'embête ?

— Non, je ne serais pas contre des nouvelles un peu rassurantes. J'ai l'impression qu'ils vont fermer les écoles. Manquerait plus qu'ils ferment aussi les frontières !

— Mais non.

Il s'assombrit. Elle lui tapota le dos, sans conviction. À sa place, si elle avait prévu de s'installer en Norvège, elle aurait eu les nerfs dans le même état qu'une bille lâchée dans un flipper. Romain s'affala dans les coussins.

— Je viens juste de recevoir mon visa. Ce serait vraiment la galère totale.

Mardi 17 mars

Astrid était assise à son bureau, pétrifiée.

— Allez, ma petite, on se secoue ! lui lança Maurice, en bon crétin paternaliste, cambré en arrière sous le poids de l'énorme PC qu'il emportait.

Elle faillit lui jeter une agrafeuse à la figure, mais se retint. En vérité, elle ne pouvait pas bouger. Elle avait l'impression qu'on l'avait jetée dans un film catastrophe des années 1980, le genre dont Nour raffolait, avec des décors en carton et des arbres-maquettes qui finissaient immanquablement engloutis par une rivière de lave ou de boue, voire par une tornade, si la production avait le budget.

— Astrid ?

Sa cheffe Mélanie – qu'elle surnommait Mélania à cause d'un flagrant manque d'expression faciale, accentuant sa ressemblance avec l'épouse d'un certain président des États-Unis – agita une main devant son visage.

Astrid cligna.

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette. Il faut que vous récupériez un portable et que vous quittiez nos locaux. Vous avez jusqu'à la pause déjeuner.

Le confinement démarrait à midi.

— Je n'ai pas de pièce où m'installer chez moi.

— Écoutez, soit vous posez des congés, libre à vous, soit vous télétravaillez comme le reste de l'équipe. Songez que, pour certains, il va falloir garder des enfants en plus de faire son boulot. Donc réjouissez-vous. Nous ferons un point téléphonique à 16 heures. Coronavirus ou pas, nous avons un projet de lotissement en cours, et les plans ne se dessineront pas tout seuls.

Elle avait dégoisé tout cela sans un mot plus haut que l'autre, sans ciller. *Pas humaine*, songea Astrid en récupérant ses bonbons dans son tiroir. Elle n'y toucha pas, l'appétit coupé tant elle était secouée.

En un week-end, l'actualité s'était emballée. Même sa soirée entre potes du samedi avait tourné en jus de boudin quand le bar à tapas où elles dînaient leur avait annoncé qu'il fermerait à minuit, sur ordre du Premier ministre.

Nour lui avait confié dimanche qu'il sentait mal cette histoire et que les Français seraient bientôt confinés, comme en Italie.

— Il ne faut pas trop s'alarmer, déclara Claudie de la compta alors qu'elles prenaient un dernier café avant de partir. On est loin de la situation de Wuhan, nos autorités ont vite réagi. Tu verras, c'est l'histoire d'une quinzaine de jours.

— J'espère, souffla Astrid. Parce que mon mari est coincé avec sa mère à Amiens.

— Moi, elle me plaît, la barbe du Premier ministre, poursuivit Claudie avec un sourire tout en dents. Je le trouve sexy. Je me l'enverrais bien pour mon quatre-heures. Pas toi ?

Astrid avala son expresso de travers en imaginant Claudie chevauchant Édouard Philippe.

Elle arriva la première à l'appartement. Pas de signe de Romain, à part qu'il n'avait pas rangé ses affaires, toujours éparpillées dans le salon. Elle jeta pêle-mêle une console, un boxer, des chaussettes sales et un tee-shirt dans le sac de sport qui traînait au pied du canapé-lit défait. D'un coup, Astrid se laissa tomber dessus.

Romain ne décamperait pas de sitôt. C'était une mauvaise idée de sauter d'un lieu de résidence à l'autre en pleine pandémie. Était-ce autorisé, d'ailleurs ? Avait-il le droit de se rendre chez leurs parents, à Fécamp, à moins d'une heure de Rouen ? Elle n'en était pas sûre. De toute façon, impossible de le mettre à la porte. Le pauvre, il avait assez de soucis comme ça. Il quittait son poste vendredi en huit et il ignorait si son vol pour la Norvège, prévu dans trois semaines, était maintenu ou non. Pour l'instant, il n'était pas annulé. Mais les avions ne décollaient plus.

Un léger toc-toc retentit dans l'entrée, précédant l'arrivée du frangin, blanc comme un linge.

— Qu'est-ce que tu as ? s'inquiéta Astrid, brandissant son thermomètre électronique. (Elle avait vérifié sa température au cas où.) Tu ne te sens pas bien ?

— Je suis passé au supermarché, j'ai vu que tu avais fait une liste de ce qu'il manquait.

Bon point pour lui. Mais un pli soucieux barrait son front et son air rieur s'était enfui.

— Les gens ont pris le président au mot, c'est la guerre ! Je n'avais jamais vu les rayons vides à ce point ! J'ai failli me battre pour la dernière tablette de chocolat.

Il la posa sur le comptoir de la cuisine avec son sac de courses.

— Tu devrais te laver les mains, lui conseilla sa sœur.

Il s'exécuta aussitôt. Il n'avait pas plus envie qu'elle de tomber malade.

— En revanche, il n'y avait pas un rouleau de PQ.

— On ira au drive.

Romain remarqua soudain l'ordinateur portable aussi épais qu'une brique qui trônait sur la table de la salle à manger.

— C'est quoi, cette antiquité ?

— Mon outil de travail, figure-toi ! Tout le monde ne bosse pas pour une entreprise high-tech… Les membres de mon service ont été renvoyés à la maison. On doit utiliser un VPN, à ce qu'il paraît.

Elle n'avait qu'une très vague idée de ce que c'était.

— Ah ouais ? Moi aussi ! s'enthousiasma son frère. Je rends mon *laptop* par coursier vendredi prochain, mais d'ici là, faut que je taffe en *remote* !

Elle haussa un sourcil interrogateur.

— De chez moi, précisa-t-il. Enfin… de chez toi, par la force des choses.

— Oh, chouette.

Lundi 23 mars

Elle aurait dû se douter que la cohabitation avec son frère, dans des conditions aussi exceptionnelles, ne serait pas une mince affaire. Non seulement ils étaient sans arrêt l'un sur l'autre, mais en plus ils bossaient. Ce n'était pas comme être en week-end ou en vacances. Aussi la fin de la journée ressemblait-elle à une libération.

Pour un informaticien, Romain avait sacrément la bougeotte. Sa montre connectée lui rappelait régulièrement de marcher ; d'un coup, il se dressait tel un diable hors de sa boîte et faisait trois tours dans la pièce avant de se rasseoir. C'était perturbant, surtout au beau milieu d'une visioconférence, quand il passait en caleçon derrière elle et que Claudie le suivait d'un air affamé, signifiant qu'elle le croquerait tout aussi bien que le Premier ministre. Brrr.

Ensuite, Romain faisait ses réunions debout, parfois en sautillant, parce que ça l'aidait à se concentrer. Et il parlait très fort dès qu'il discutait en anglais avec ses collègues canadiens, comme s'il s'adressait à des gens durs de la feuille, alors que c'était la faute à son accent si on ne le comprenait pas.

Malgré ces bizarreries, Astrid était contente de partager ses pauses-café avec lui.

— Je suis dégoûté, lui confia-t-il ce matin-là, je suis obligé de faire mon pot de départ en virtuel. C'est tellement moins bien qu'une tournée des bars…

Mais c'était beaucoup mieux que de tomber malade.

Astrid avait quant à elle décidé qu'elle détestait le télétravail. Mélania contrôlait fréquemment qu'elle était en ligne. C'était pénible, voire infantilisant. Sa boss avait toujours eu un côté *control freak*, sauf que, d'habitude, elle était gérable et pas plus chiante que n'importe quel supérieur. La nana était compétente, ce qui faisait déjà beaucoup ; Astrid se souvenait de son prédécesseur, qui ne savait même pas lire une cote sur un dessin.

Par bonheur, le télétravail avait aussi des avantages. Elle pouvait, par exemple, se réveiller cinq minutes avant de s'y mettre. Pour la visio, elle enfilait un sweat par-dessus son pyjama, s'attachait les cheveux, et roule ma poule ! Elle n'allait pas se maquiller pour une heure de réunion, hors de question. C'était sa façon de protester contre les méfaits de la pandémie. Cet aveu fit rire Nour lors de leur coup de fil quotidien.

— Sinon, comment ça se passe avec ta mère ?

La jambe plâtrée, elle refusait d'utiliser un fauteuil roulant, se servait de béquilles, en dépit d'un équilibre précaire, et fatiguait vite. Nour l'avait installée dans la chambre d'amis au rez-de-chaussée, par crainte qu'elle ne glisse sur les marches. Il ne s'amusait pas plus que sa femme pendant ce confinement.

— On joue aux dominos, on regarde la télé…

Son cher et tendre époux avait été mis au chômage technique comme tant d'agents de bibliothèque ; au moins, il était tranquille de ce point de vue-là. Pas de congés à poser.

— En fait, je n'ai pas le temps de m'ennuyer, entre les repas, la vaisselle, les visites de l'infirmière, les balades de

Krokette, les soins aux animaux… Je m'accroche au positif : maman m'apprend ses recettes. Je te préparerai des tas de bons petits plats quand je serai de retour à la maison.

Un blanc. Le « quand » flotta comme une épée de Damoclès au-dessus de leurs têtes. Astrid avait tenté d'aborder le sujet à plusieurs reprises, mais ils avaient fini par s'engueuler. Nour ne pouvait pas lui donner de date précise. Safinaz en avait pour six semaines de plâtre au bas mot. Ensuite, elle aurait besoin d'une rééducation. En temps normal, il aurait pu être relayé, comme prévu, par sa fratrie, mais le covid était passé par là. Sa sœur Myriam avait ses gosses sur les bras vingt-quatre heures sur vingt-quatre et son frère Karim travaillait au CHU de Rennes ; il était pris dans la tourmente de l'épidémie. Personne ne pouvait remplacer Nour au chevet de belle-maman.

— Ça te dirait qu'on skype demain ? proposa-t-il. J'ai envie de te voir, tu me manques.

Après avoir raccroché, Astrid avait le moral dans les chaussettes. Elle caressa l'affreux persan gris, qui faisait semblant de dormir sur la chaise voisine. En vérité, il surveillait la porte d'entrée. Que n'aurait-elle pas donné pour entendre la clé tourner dans la serrure, voir Bobo s'étirer du bout des pattes à la pointe de la queue puis se pavaner jusqu'à son maître et lui sauter dans les bras… Elle le trouvait moche avec son museau aplati et ses yeux orange qui coulaient, mais il y avait une telle tendresse entre Nour et lui qu'elle s'était mise à l'aimer.

— En plus, il est doux, ce gros pépère…

Ses doigts s'égarèrent dans son pelage vaporeux, l'animal les reniflant avec affection.

— Tu tires salement la tronche, commenta son frère en sortant de la cuisine, toujours en caleçon, une cuillère dans une main, un yaourt dans l'autre. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Tu pourrais au moins enfiler un bas de jogging ou un short.

— Il fait 21 °C dans ton appart.

Astrid se rendit compte qu'elle l'avait vu s'empiffrer de « paniers aux fruits » toute la matinée.

— Tu en as mangé combien, des yaourts ?

— Sept. Un paquet entier qui était périmé. Te connaissant, tu risquais de le mettre à la poubelle.

Et pour cause, il végétait dans le fond du frigo depuis un bout de temps.

— Ça ne va pas, la tête ? Tu pourrais faire une intoxication alimentaire ! Ce n'est pas le moment d'aller encombrer les urgences ou de traîner dans un cabinet médical !

— Tu exagères, sœurette. Aucune raison que je sois malade.

Pourtant, deux heures et demie plus tard, il était enfermé aux toilettes. Astrid abandonna son poste pour toquer à la porte.

— Romain ? Ça va ?

— J'ai peut-être déconné avec les yaourts.

Elle roula des yeux.

— Sans blague. Tu as rendu tripes et boyaux ?

— Pas exactement. C'est plutôt la courante, si tu vois ce que je veux dire.

Il ponctua sa phrase d'un grognement douloureux.

— Mauvaise nouvelle, notre dernier rouleau de PQ vient d'y passer.

— Merde ! ragea Astrid en rejoignant son ordinateur.

Elle zappa le plan sur lequel elle bossait et se connecta sur le site de son drive habituel. Par miracle, l'interface afficha du papier disponible. Évidemment, pas moyen de l'ajouter à son panier : des centaines de personnes se le disputaient à coups de clics frénétiques.

Romain fit son retour, un peu pâle. Le garçon paraissait dans ses petits souliers. Il se dandina sur sa chaise,

écrasé par le regard lourd de reproches dont sa sœur le gratifiait.

— Tu es content de toi, j'imagine.

— Arrête, on dirait maman...

— Si tu ne te comportais pas comme un ado, aussi ! Tu étales tes affaires partout, tu avales n'importe quoi ! Et voilà qu'on n'a plus de PQ !

— Il reste quatre feuilles.

Ça se passait de commentaires. Astrid croisa les bras en tirant la gueule.

— Peut-être que je pourrais en taxer aux voisins, proposa Romain, vraiment désolé. Après tout, on a une imprimante, on pourrait dealer des attestations de sortie ?

Pas question de frapper aux portes. Elle avait sa fierté.

— On va repérer tous les supermarchés, les supérettes, les épiceries, tout ce qu'on peut atteindre en une demi-heure de marche.

Romain se mit au garde-à-vous.

— Chef, oui, chef !

— J'aime mieux ça. Sergent, tu te souviens quand on piquait les biscuits de mamie ?

Impossible de l'oublier. Elle les planquait avec son chocolat dans un placard au-dessus du frigo intégré. Impossible d'y accéder sans escabeau. Et comme elle ne donnait jamais rien à ses petits-enfants, ils avaient décidé de faire un casse en pleine nuit, la veille de leur retour chez eux. Ils avaient pris soin de replacer les emballages avec dextérité de sorte que le méfait ne soit constaté qu'après leur départ. Cerise sur le gâteau, les parents s'étaient fait accuser à leur place à la visite suivante.

— On ne fera jamais rien d'aussi bien dans notre vie, constata Romain, songeur.

Astrid pouffa.

— Rappelle-toi qui était le cerveau de l'opération : moi. Avec un peu de méthode et de détermination, nous surmonterons n'importe quel obstacle ensemble.

— Chef, oui, chef !

Il lança Google Maps sur sa tablette.

— On va quadriller la zone, s'enflamma-t-il. Il y a trois magasins autour de nous qui sont susceptibles d'avoir du PQ. Si on fonce, on en aura peut-être.

— Ou bien on appelle avant pour s'assurer qu'il y a du stock.

Romain se plia en deux, son visage changeant de couleur. Il se précipita aux toilettes. Sa voix étouffée lui parvint depuis l'autre bout de l'appartement.

— Tu as un peu de sopalin pour dépanner ?

Astrid poussa un soupir. Elle se débrouillerait seule pour les ravitailler.

Samedi 28 mars

Le couperet était tombé. Le Premier ministre venait d'annoncer que la première quinzaine d'avril serait plus compliquée encore.

— J'ai pas compris, murmura Astrid. Il n'a pas dit quand est-ce qu'on serait libérés, déconfinés...

— Les aéroports ne rouvriront pas, ajouta Romain, plus blanc que son tee-shirt. Je n'aurai pas mon vol pour la Norvège, cette fois, c'est sûr.

Tous deux se regardèrent. Ils avaient multiplié les efforts pour ne pas – trop – se disputer. Romain ramassait ses miettes consciencieusement dans la cuisine ; il avait bien intégré que cette pièce devait être nickel vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il ne mettait plus son linge avec celui d'Astrid pour qu'elle le lave à sa place et il repliait le canapé avant qu'elle ne se lève pour éviter ses grogneries dès le matin. Il avait aussi promis de ne plus engloutir tout ce qui était périmé, histoire d'éviter un nouveau *PQ-gate* – ils avaient toqué chez les voisins faute de mieux avant de réussir à se réapprovisionner.

De son côté, Astrid ne râlait plus dès qu'il se faisait un en-cas, ce qui arrivait six fois par jour – son frère tenait

plus du hobbit que de l'humain. Elle tolérait ses affaires éparpillées dans le salon sans – trop – grommeler et elle lui avait dégagé un placard pour qu'il puisse ranger le reste. Pour les tâches ménagères, ils avaient eu une petite conversation à J + 5 afin de se répartir le travail et d'évacuer une tension croissante pleine de non-dits.

Globalement, les choses se passaient plutôt bien. Depuis que Romain avait renvoyé par coursier son ordinateur à son ancienne boîte, il occupait l'essentiel de ses journées à jouer à la console et à mitonner des petits plats pendant qu'Astrid bossait. D'ailleurs, il était devenu le roi de la pizza maison.

Néanmoins, sur le plan psychologique, ils n'étaient pas préparés à demeurer enfermés beaucoup plus longtemps.

— Putain… C'est foutu pour Oslo.

Romain cherchait de l'air. Astrid le fit s'asseoir dans la cuisine et lui servit un verre d'eau. À la réflexion, elle le remplaça par une bière bien fraîche.

— Mais non, qu'est-ce que tu racontes, c'est juste reporté. Tu devrais contacter les RH de ta nouvelle boîte pour te rassurer.

Elle tenta de le réconforter, tout en pensant à son propre problème : Nour et son absence prolongée. Elle avait espéré que le confinement ne serait pas reconduit pour plus de quinze jours. Qu'elle pourrait au moins lui rendre visite le week-end… La dernière fois qu'elle avait proposé de le rejoindre les samedis et dimanches, en prenant les précautions nécessaires, il s'était montré réticent. Sa mère faisait partie de la population à risque. Sans oublier les problèmes de contrôle, le fait qu'Astrid ne disposait pas de véhicule puisque leur voiture était avec lui à Amiens, et que le bus lui semblait une option dangereuse.

Elle s'assombrit. À croire que son mari n'était pas si pressé que ça de la retrouver.

— Est-ce que tu veux que je m'installe chez les parents ? lui demanda Romain tout à trac. J'ignore quand je pourrai partir en Norvège et je comprendrais que tu en aies marre de m'avoir dans les pattes.

Astrid secoua la tête, le cœur serré.

— Tu te rends compte, ça va durer au moins jusqu'à fin avril ! geignit-elle.

Elle ne verrait pas Nour avant des semaines. Une bouffée de chaleur empourpra ses joues, elle se mit à respirer plus fort, un nœud d'angoisse logé dans la gorge.

— Je ne sais pas si j'ai envie de rester ici seule avec Bobo.

Bobo, qui avait pris l'habitude de pisser dans la cuisine parce qu'on ne le laissait plus sortir. Astrid craignait que quelqu'un ne lui fasse du mal, avec tous ces crétins qui croyaient que les chats portaient le covid et constituaient une menace.

Romain la serra contre lui.

— Nour n'a toujours pas de solution de secours ?

Elle se tamponna les yeux avec son débardeur.

— Non... Il faut que je prenne mon mal en patience. Ça pourrait être pire, s'il était bloqué de l'autre côté de la frontière espagnole par exemple, ou s'il était hospitalisé. On a de la chance : notre famille est en bonne santé, on a été épargnés.

Romain acquiesça sans parvenir à se réjouir. Le covid foutait en l'air tous ses plans d'avenir. Il pourrait tout aussi bien ruiner la complicité naissante entre sa sœur et lui.

— On s'entend bien pour le moment, mais imagine qu'on finisse par s'engueuler vraiment ? Qu'ensuite on ne se parle plus pendant dix ans ?

— N'importe quoi ! Peut-être que je ne te le montre pas, mais je suis heureuse que tu sois là.

Le sentiment d'oppression grandit dans la poitrine d'Astrid. Si Romain partait, elle serait livrée à elle-même.

— Je n'ai jamais vécu toute seule. J'ai été en colocation pendant mes études, ensuite je me suis installée avec Nour. Je n'ai jamais eu d'appartement à moi.

Le dire à voix haute rendait le spectre de la solitude encore plus effrayant.

— Même pour les vacances, je suis toujours partie en famille ou avec des amis. Je ne suis pas comme toi, je n'aurais jamais le courage d'émigrer dans un autre pays !

— OK. Mais à une condition : si on sent que ça dérape, on se le dit avant que ça n'explose en vol.

— Promis.

Spontanément, ils s'échangèrent un câlin fraternel.

Mercredi 8 avril

Par bonheur, l'embauche de Romain n'était pas remise en cause par la fermeture des frontières. Il était entendu qu'il rejoindrait les locaux de la société dès que les gouvernements l'autoriseraient. Dans l'intervalle, un ordinateur devait lui être livré afin de démarrer à distance. Quand ? Bonne question. Le covid semait aussi la zizanie chez les transporteurs.

Il était soulagé, mais cette attente le stressait. Ce n'était pas de cette façon qu'il avait envisagé sa nouvelle vie professionnelle. D'autant qu'il en avait ras le bol de jouer à la console. L'inactivité lui pesait. Après s'être essayé à la lecture, à la méditation, à l'expérience du pain maison, il avait commencé à faire des courses pour les personnes âgées de l'immeuble, bloquées chez elles par peur de la contamination.

Tout était parti de sa rencontre avec Pascal, un retraité fana de marche, alors que celui-ci déposait un petit paquet d'attestations de sortie dans l'entrée, près des boîtes aux lettres.

A priori, Pascal connaissait tous les occupants de la copropriété, y compris Nour et Astrid, qui avaient

emménagé l'année précédente. Romain avait accepté de donner un coup de main, avec la bénédiction de sa sœur. Il se réjouissait d'aider son prochain, même si ça le forçait à se mettre tellement de gel hydroalcoolique sur les paluches que sa peau craquelait.

Astrid en profitait pour souffler, ravie de ne plus voir son frère rôder comme une âme en peine, pendant qu'elle, elle devait bosser. Tout le monde se plaignait de s'ennuyer sur les réseaux sociaux tandis qu'elle croulait sous le boulot. Elle avait l'impression de ne plus quitter son bureau – ce qui était le cas, vu que celui-ci avait déménagé dans son salon.

Poussée par Romain, elle avait réclamé l'autorisation de télétravailler ailleurs qu'à son domicile, afin de rejoindre son conjoint, ce qui lui avait été refusé au motif que ce n'était pas une solution couverte par l'assurance de l'entreprise. Et le covid, c'était couvert par l'assurance, peut-être ? À situation exceptionnelle, mesures exceptionnelles !

Ses râleries n'avaient eu aucun effet. En plus, Nour trouvait cela préférable, au final, parce qu'il n'y avait pas d'endroit où s'isoler chez sa mère, à part la chambre d'amis hélas trop exiguë pour y caser un bureau. Au lieu de la réconforter, il n'avait réussi qu'à la fâcher. Elle se fichait de tout ça : ce qu'elle voulait, c'était le retrouver !

De dépit, Astrid travaillait désormais en combinaison licorne, ce qui occasionnait un pli de mécontentement au coin des lèvres de sa boss à chacune de leurs visioconférences.

— Tout de même, Astrid, ne pourriez-vous pas faire un effort pour vous habiller ? Vous m'inquiétez.

— J'ai froid, je ne bouge pas de la journée, grogna-t-elle.

— Vous êtes sûre que vous allez bien ?

— Nous vivons une pandémie mondiale, Mélanie, et nos clients n'arrêtent pas de demander des modifications. Rien qu'hier, j'ai dû reprendre cinq fois l'implantation de la cuisine des Hubert-Passeau. Donc je fais de mon mieux, mais je fatigue !

— Que voulez-vous, ils ont plus de temps pour réfléchir, alors ils changent d'avis.

Astrid se retint de lui faire remarquer que changer d'avis, c'était une chose, déplacer moult fois la cuisine pour la faire revenir à sa position initiale en était une autre. Les gens exigeaient en plus de recevoir les plans à la minute, mais il était inutile de s'exciter comme une bande de mouettes au-dessus d'un bateau de pêche : les chantiers de construction demeuraient au point mort.

— Écoutez, Astrid, j'ai le sentiment que vous êtes au bord du burn-out. C'est une maladie, vous savez. Vous devriez vous accorder quelques jours de répit…

— C'est gentil, s'agaça-t-elle vivement. Sauf que poser des congés pour les passer à regarder le plafond de mon appartement, ça ne me vend pas du rêve !

— Disons que vous avez fini pour aujourd'hui. Reposez-vous, faites une sieste. Il faut encore tenir jeudi et vendredi.

Sur l'écran, Mélania se massa le front. Elle était toujours tirée à quatre épingles, maquillée comme une hôtesse d'accueil en showroom, bref, impeccable jusqu'au bout des ongles, mais son masque de perfection se fendillait à vue d'œil.

— Pardon de m'être emportée, s'excusa Astrid. J'ai les nerfs à vif, je ne voulais pas…

— Je sais, murmura sa boss. Ça reste entre nous.

— Vous devriez faire attention à vous aussi. Et puis peut-être essayer une tenue plus confortable.

— J'ai un pyjama panda, vous savez. Cadeau de ma nièce.

Elles se sourirent, épuisées l'une et l'autre. Ce fut le moment que Romain choisit pour tourner la clé dans la serrure. Bobo se leva de sa chaise, avec l'espoir qu'il s'agisse de son maître ; il se rassit sitôt qu'il s'aperçut de sa méprise. Un raclement étrange sur le parquet lui fit rouvrir les yeux, lesquels s'écarquillèrent quand il découvrit qu'un roquet blanc et marron accompagnait le jeune homme : Pumba, le jack russel du sixième.

Bobo fit un bond d'un mètre de haut, toutes griffes dehors, et retomba en panique sur Astrid, lui labourant les bras et les genoux au passage. Avec force hurlements, elle bascula en arrière sous le regard médusé de Mélania. Le chat sauta en avant, ce que le chien prit pour une invitation à la poursuite. Après une folle succession de sauts, d'aboiements et de miaulements indignés, Bobo fit volte-face et donna une méchante tarte en pleine truffe à son abominable assaillant.

Romain profita de la sidération de Pumba pour agripper la laisse et mettre fin à la confrontation. Bobo se réfugia sur la table, hérissant son poil de colère, tandis que Mélania appelait Astrid, très inquiète après avoir vu ses jambes lui passer par-dessus la tête. Échevelée, celle-ci fit un coucou fatigué à la caméra.

— Tout va bien. On se voit au point de demain !

Clic. Fin de la réunion.

— Avant de t'énerver, commença Romain, sache que je suis désolé. J'avais oublié mon sac de courses, et je n'ai pas pensé que le chien pouvait effrayer Bobo.

Bien fait pour ce prétentieux de chat, pensa-t-il, *ça le tire de sa routine !* Il n'imaginait pas que le félin se vengerait deux heures plus tard en pissant dans ses chaussons – pas une goutte à côté.

Astrid, quant à elle, se remettait à peine de ses émotions. Ce qui l'intriguait, c'était la raison pour laquelle son frère se trimballait le cerbère de Mme Plantin.

— Elle est positive au covid-19. Elle n'est pas en état de sortir son chien, donc Pascal m'a demandé de le faire. Comme il est à risque, il ne veut pas s'approcher de la bête ni entrer chez la voisine.

Astrid s'écarta jusqu'au mur, le chien retroussant ses babines en direction de Bobo.

— T'es pas un peu fou ? Tu n'as pas mis de protection ?

— Si, j'ai mon masque en tissu, des gants (il montra ses mains) et j'ai nettoyé la laisse avec des lingettes virucides. Ça ne craint rien.

— Sauf si la vieille a éternué sur cette bête !

Astrid se mit aussitôt en devoir d'aérer la pièce, en jetant à Romain des coups d'œil inquiets. Il fit de son mieux pour ne pas s'agacer.

— J'ai été prudent. Écoute, j'ai beaucoup moins de chance d'attraper une forme grave que Pascal !

— Ou si tu es asymptomatique, tu pourrais le refiler à quelqu'un !

Il la dévisagea, consterné. Maintenant qu'il s'était engagé, il ne pouvait plus reculer.

— Bon, je vais promener Pumba, on en discutera plus tard.

La porte claqua derrière lui.

Astrid réconforta Bobo, dont la queue tressaillait d'irritation. Elle remâcha sa conversation avec Romain avant de décrocher son téléphone. Elle avait besoin d'en parler à Nour. Son « Allô » à la fois tendre et inquiet la soulagea aussitôt. Qu'est-ce qu'il lui manquait ! Les mots filèrent tout seuls, effaçant les anicroches des derniers jours.

— Pauvre Mme Plantin, commenta son mari. J'espère qu'elle s'en remettra vite.

— Moi aussi. Je trouve ça tellement flippant !

— Tu sais où elle l'a chopé ?

— Pas du tout, mais Romain peut-être. Il sort son chien.

— C'est gentil, dis donc ! Je ne l'imaginais pas en bon samaritain.

— Disons que je l'ai un peu poussé dans cette voie, soupira-t-elle. Vu qu'il passait sa vie à jouer à la console pendant que je travaillais…

— Tu regrettes ?

Perspicace, Nour, comme toujours.

— C'est dangereux. Romain a plus de chances de contracter le covid dans l'appart de la voisine ou en faisant un câlin à sa saloperie de clébard…

— Tu as la rancune tenace.

— Tu l'aurais, toi aussi, si tu t'étais fait bouffer le mollet par cette bestiole !

L'affaire datait du lendemain de leur emménagement. Toute guillerette, Astrid était revenue de la boulangerie chargée de pains au chocolat pour offrir le petit déjeuner aux valeureux déménageurs. Soudain, une laisse avait tapé contre sa cheville. Pumba avait échappé à sa maîtresse et, courant vers la porte ouverte, prévoyait de s'enfuir tandis que cette dernière lui hurlait : « AU PIED ! AU PIED ! » Par réflexe, Astrid avait posé le sien, de pied, sur la laisse, ce que le perfide petit canidé avait pris pour une agression. Il s'était vengé de toute la force de ses féroces mâchoires. Astrid en avait les larmes aux yeux rien que d'y penser.

— Mme Plantin est une personne adorable, rappela Nour. Elle s'est souvent occupée de Bobo quand on partait en week-end. C'est vraiment bien que ton frère se soit proposé pour l'aider. Et puis il sera prudent. N'oublie pas : le risque zéro n'existe pas. Romain pourrait très bien être contaminé au supermarché ou à l'épicerie.

Difficile de s'en convaincre.

— Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse ? soupira Nour. Qu'il abandonne la voisine à son sort alors qu'elle vit l'enfer ?

— Non, ce n'est pas ce que je veux, pas du tout !

Évidemment que Romain avait pris une bonne décision. C'était la meilleure chose à faire, mais elle avait peur. N'était-ce pas naturel ? Tout était déjà si stressant au regard de l'actualité...

— J'aimerais te rassurer, ma chérie, mais je ne peux pas faire de miracle. Si ton frère met des gants, un masque, et qu'il veille à désinfecter la laisse, la poignée de la porte, ses mains... Je ne vois rien de mieux à part enfiler une combinaison intégrale.

— C'est une super idée ! s'exclama Astrid.

— Et pourquoi pas un sas de décontamination pendant que tu y es ?

Il paraissait mi-amusé, mi-inquiet.

— Oh non, quand même pas..., murmura-t-elle en réfléchissant.

Trop compliqué à mettre en place.

— Je t'arrête tout de suite, intervint Nour. Déjà que le personnel soignant a du mal à obtenir du matériel, tu ne risques pas d'en trouver. Tu ne vas pas lui mettre une combinaison de ski, non plus.

— De toute façon, on n'en a pas. En revanche, tu sais ce qu'on a ?

À l'autre bout du fil, son mari se prépara au pire.

— Ton costume de T-Rex ! Je suis sûre qu'avec ça il sera à l'abri. En plus, il a des moufles !

— Ça ne protégera pas sa figure, objecta Nour.

En effet, le T-Rex gonflable disposait d'une fenêtre au niveau du cou pour y loger le visage de son occupant et lui permettre de respirer.

— Avec une visière sur les yeux et un masque sur la bouche, il sera au top, répliqua Astrid.

Elle tenait son plan. Ainsi accoutré, impossible que son frère oublie de se déshabiller en rentrant et la contamine par inadvertance avec les germes de Mme Plantin.

Nour chercha à lui faire entendre raison. Sans succès.

À son retour, Romain refusa tout net sa proposition. Une belle engueulade se profilait à l'horizon.

— Franchement, tu exagères ! explosa Astrid. Tu ne m'as même pas demandé si ça me gênait, tu as accepté sans me consulter alors que tu habites ici ! Maintenant, j'angoisse, et tu ne te soucies pas de ce que je ressens.

— Bien sûr que si !

— Ah oui ? Si c'était vrai, tu porterais ce déguisement sans sourciller !

— Tu as vu la gueule du machin ?

Bien sûr, elle l'avait déballé et placé en évidence sur le canapé. Goguenard, Bobo suivait l'échange avec beaucoup d'intérêt.

— Les gens vont me prendre pour un dingue dans la rue.

— Les gens sont confinés chez eux. Il n'y a pas un chat dehors.

— Si le clebs m'échappe, je ne pourrai jamais le rattraper.

— Accroche-toi à la laisse et tout se passera bien. Honnêtement, si Nour a réussi à danser là-dedans toute une nuit, tu devrais t'en sortir pour faire le tour du pâté de maisons.

La tronche en biais, Romain s'approcha de la pomme de discorde. Il tripota le tissu synthétique façon peau de lézard couleur marron. La tête s'ouvrait sur une gueule pleine de dents : ridicule. Un ventilateur était prévu pour gonfler les différentes pièces du costume, lequel paraissait assez léger.

— Avoue, tu veux juste te venger et me punir en me forçant à mettre ce truc.

Il y avait un peu de vrai là-dedans.

— Pas seulement, je te jure que ça me rassurerait. Tu l'enfiles sur le palier, tu l'enlèves avant de rentrer, tu le fourres dans son sac, je désinfecte la poignée de la porte, toi, tes mains, et on est tranquilles.

Il leva les yeux au ciel, regrettant déjà les mots qu'il allait prononcer.

— D'accord. Tu me promets de ne plus flipper comme une folle si je fais ça ?

— Croix de bois, croix de fer.

Ce soir-là, un T-Rex se promena dans leur quartier en compagnie d'un jack russel belliqueux, qui lui aboyait après. Le chien attaqua même la queue, forçant le dinosaure à lui donner un coup de pied pour le calmer. Ensuite, il y eut d'autres ardeurs à refroidir… Depuis la fenêtre, Astrid filma tout, envoya des photos à Nour, et le couple pleura de rire au téléphone pendant une bonne heure.

— Vraiment, je suis scié, je ne pensais pas que tu le convaincrais ! lui avoua son époux. Tu sais que c'est aussi pour ce genre de choses que je t'aime ?

Astrid savoura ses mots. Nour l'ignorait, mais c'était exactement ce qu'elle avait besoin d'entendre.